

TROUVAILLE



DISA

TROUVAILLE

Textes créés à L'université Savoie Mont Blanc,
siège social 27, rue Marcoz - BP 1104 - 73011
Chambéry cedex. Tous droits réservés, 2023.

Recueil

TROUVAILLE



Edition DISA

SOMMAIRE

Préface P 11-12

Partie I : Jardins

Jardin des Tuileries..... P 14-17

Ailleurs, mais près du cœur.....P 18-23

Bahareh.....P 24-27

Partie II : Portraits

Huldra.....P 30-35

La Liseuse.....P 36- 40

Je vois, je vois.....P 42-44

Partie III : Repères

L'Avion.....P 48-51

Grand pont de pierre.....P 52-54

Le sanctuaire.....P 56-58

PRÉFACE

Trouvaille, le titre est prometteur, il en dit long sur ce qu'il a à offrir. Et peut-être, au premier abord est-il étonnant ? un peu trop trivial pour le lecteur assidu de classique mais parfait pour celui qui souhaite trouver la perle rare. Parce qu'est là, le sens premier du mot, une petite découverte fortuite qui nous révèle ces trésors d'un jour. Alors, peu importe que notre trouvaille soit la lampe de chevet vieillot du marché aux puces, des bibelots entassés au fond d'un trou ou les initiales d'un couple sur un arbre. Tel un aventurier en herbe, une trouvaille est avant tout, un coup de cœur personnel, dans l'intimité d'un objet qui déballe son vécu, ou dans celle du lien profond qu'on tisse avec lui. C'est, d'histoires qu'il faut parler, ce qui nous relie à un objet du monde imprégné de mille souvenirs, des autres et de soi aussi. Une trouvaille

Préface

c'est avant tout l'éclosion d'un vécu, d'une histoire qui nous attire et recommence avec la nôtre.

Ces trouvailles, c'est l'ensemble des photographies sur lequel se sont spontanément basés les auteurs pour écrire leurs textes, que nous avons rebaptisé ensemble "trouvaille" pour décrire l'émotion qui les prenait. Si, l'idée de départ du recueil était de travailler sur la force inspiratrice des photos, nous nous sommes rendu compte dans cette démarche, de la double narratologie des histoires. C'est-à-dire, à la fois dans ce que la photo inspire pour l'auteur, ce qu'il projette en elle et de ce qui, par la fiction d'un vécu propre à la photo apparaît d'elle. Ce joue alors subitement deux temporalités différentes, pour une photographie qui renvoie les pensées actuelles de l'auteur et garde la trace de son passé. Cet effet de mémoire qui traverse les générations, appel de nos jours à un concept multivers, où passé et présent se côtoient est le propre d'une trouvaille qui sied à l'exercice d'écriture. C'est donc en ce terme que sont introduits les textes.

Le recueil divisé en parties ; Jardins, Repères et Portraits, amènent à méditer de trois manières différentes sur la réflexion des choses inspirantes au quotidien mais indicible.

Que peut-on dire de trouvailles, d'objets et de réalités qui nous percutent, nous interrogent ? ces écrivains ont fait pour vous le jeu de s'y atteler.

Partie I

Partie I : Jardins

JARDIN DES TUILERIES



*Paris (1er arr.), France Le jardin des Tuileries ?
Léon Auguste*

Partie I

1er mai 1923. Paris, 1er Arrondissement. Jardin des Tuileries.

Le printemps est officiellement arrivé depuis quelques jours et la vie reprend son cours. On peut entendre les oiseaux chanter et inlassablement pépier en étant perchés au plus haut des arbres. Si on lève la tête vers le ciel, on peut apercevoir les migrateurs revenir pour profiter comme nous de la chaleur estivale. Les arbres arborent eux aussi de belles couleurs : leurs bourgeons sont devenus fleurs et leurs branches sont secouées par la brise printanière.

Les quelques parcelles de pelouse interdite nous présentent modestement de gracieuses statues grecques (leurs pierres se faisant réchauffées par notre humble soleil d'Europe), qui nous saluent à chaque tournant. Celle-ci, dont le regard pudique semble fuir celui de tous ceux qui la croisent et à côté de laquelle j'attends depuis quelques minutes, m'est la plus chère de toute.

Les lampadaires sont là également, fidèles à leur poste. Un peu de répit leur est cependant accordé avant qu'ils ne se mettent au travail ; la nuit ne tombe plus avant huit heures désormais.

On retrouve l'herbe verte fraîchement coupée et qui chatouille nos orteils, les élégants buissons aux mille et un parfums qui attirent une variété d'abeilles butineuses. On peut même observer le Bassin octogonal, plus loin, discret les jours où il fait plus

Partie I

mauvais, mais qui respandit aujourd'hui. À son bord, les jeunes cannes nourrissent leurs petits, puis se remettent à l'eau et repartent dans un même mouvement de pattes palmées.

Les idées reçues sur cette saison sont fondées. Tous semblent euphoriques à la venue du printemps et aux nobles sentiments qu'il amène avec lui. Les couples, tendrement enlacés et présents à tous les croisements, parcourent les allées et semblent occulter tout ce qu'il y a autour d'eux.

On voit aussi les gens, assis sur les bancs qui profitent également du soleil, qui lisent ou se retrouvent entre amis ; ils laissent derrière eux le froid mortel et redécouvrent avec plaisir les joies de sortir. Les enfants qui s'amuse, crient et courent partout, mais sont couvés par le regard attentif de leur mère, qui s'assure qu'ils ne finissent pas le nez dans la terre ou les graviers. Ces fameux graviers, foulés sans interruption tout au long de la journée, et que je n'épargnais ni à leur âge, ni aujourd'hui.

Le vent passe sous mon chapeau rond, caresse mes cheveux et me murmure de doux sifflements aux oreilles. C'est au crissement sous ses semelles, par sa démarche si caractéristique que je l'ai senti approcher. J'ai relevé la tête, et un sourire a pris automatiquement place à la commissure de ma bouche. On ne s'est pratiquement jamais quitté ces derniers mois, mais c'est au retour de ce printemps si cher à mon cœur que

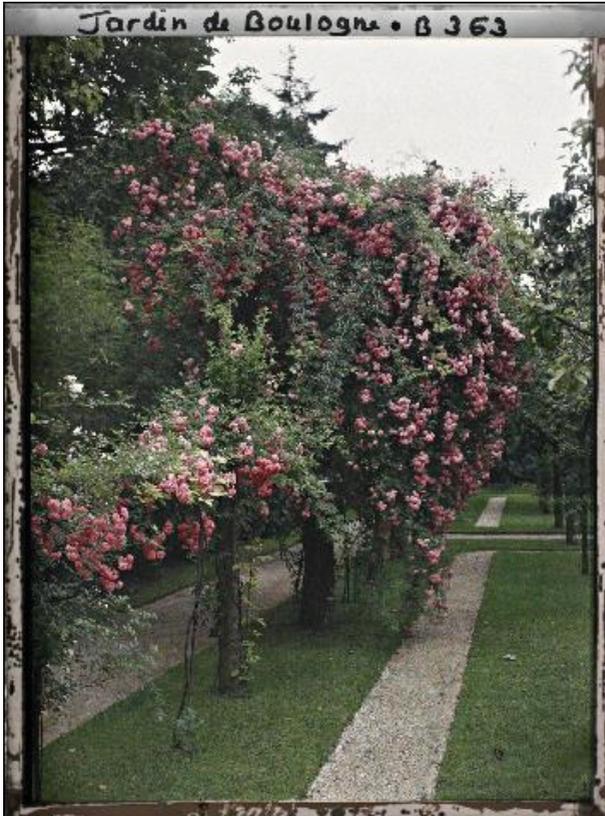
Partie I

j'ai eu l'impression de tout retrouver, comme au début, aux pieds de la statue intimidée. Je l'ai embrassé, pris par le bras, et notre candide promenade a commencé.

Tous les parcs se ressemblent, si l'on s'y attarde peu. Mais celui-ci est tout particulier. Il voit naître toutes les prémices de la vie, et de la nôtre également.

À l'arrivée des premiers rayons de soleil, la vie reprend son cours. On retrouve tout, mais aussitôt près de lui, j'oublie, ne valant pas mieux que les autres amoureux.

AILLEURS, MAIS PRÈS DU CŒUR



*Boulogne, France Rosiers en fleurs et contre-allées à l'ouest du verger-roseraie, vus en direction de la forêt bleue
Georges Chevalier*

Partie I

“23 avril 20XX

Aimer le renouveau, qui tourne une nouvelle page.

Le printemps salue l'hiver et son terrible carnage, il ne prend jamais d'âge, figé dans une image où la chaleur ne fait jamais rage et éveille les rêves désirés.

Les oiseaux n'ont pas arrêté de chanter au-dessus de la roseraie, je ne me lassais jamais de les écouter et d'observer la magnifique colombe qui venait tous les matins me saluer.

J'adore le printemps, le soleil, les roses et les paons, souhaitant profondément attraper le vent et la gaieté.

Aimer les jolies couleurs qui font battre le cœur.

Je suis de bonne humeur en contemplant les arbres en fleurs de bonne heure. Loin de l'hiver où l'herbe se meurt, j'ai fermé les yeux et occulté la peur. Mais comme ces deux roses blanches solitaires, on prend soin de moi, mais me garde dans la grande demeure, seule, abandonnée.

La brise printanière susurre des mots doux. Ce paysage qui, au début, n'a rien représenté pour moi est devenu mon tout. J'ai touché les pétales du bout des doigts, oublié la pâleur de ma main et me suis remise à espérer.

J'ai vogué dans les allées du jardin. L'air sent bon les roses, et le romarin, et j'ai souhaité que ces odeurs délicieuses restent le lendemain. Je sais pourtant que

Partie I

l'hiver n'est jamais loin. Soudain, j'ai aperçu la forêt bleue qui ne m'inspire que du chagrin. Et je me suis mise à pleurer.

Haïr le printemps, qui me rappelle que je n'en ai plus pour très longtemps.”

Je ferme le journal intime et repose mon regard sur le paysage. Des roses et de l'herbe. De l'ombre et de la lumière. Du fuschia et quelques tâches de blanc. Moi, et ma solitude trop lourde à porter. Comme elle. Les pavés en petites pierres, des motifs très réfléchis, dans une géométrie presque parfaite ". Eux, et leurs esprits trop étroits. Ce qui l'a tuée, au-delà de la maladie.

Je suis comme cette roseraie qui dépasse partout et attire toute l'attention. Des lierres s'accrochent aux racines et les maintiennent sur la terre ferme. Alors que mon esprit, lui, aimerait quitter tout ça pour voguer dans le ciel gris. Les études, la famille, la peur de l'avenir, les souvenirs rattachés à cet endroit, les pensées envahissantes. Tout ça m'empêche d'écouter la petite voix dans ma tête.

Je devrais être comme ces arbres bien alignés à droite du jardin, mais en ce moment, je me trouve sur la bande de gravier, un pied des deux côtés, et me sens roses.

Comme les fleurs qui fanent en quelques jours lorsqu'on les coupe de leur habitat, je suis effrayée de

Partie I

me sentir dépossédée, seule et malheureuse. Pourtant, comme les roses attachées à leur arbre, je lève la tête et contemple les nuages avec envie.

Peut-être qu'un jour je sauterai le pas. Peut-être que la météo mitigée cherche à me dissuader. Ou peut-être qu'elle illustre seulement mon état d'esprit. Bien qu'elle pourrait aussi signifier une quête du soleil présent autre part.

Ailleurs.

Mais à défaut de pouvoir m'en aller maintenant, j'attrape l'une des fleurs entre mes doigts et l'arrache de sa prison de tiges et de feuilles. En entendant du bruit non loin, je panique que ce soit mes parents et insère vite la rose dans le journal intime afin que n'on me crie pas dessus. Elle serait ravie, de se sentir à nouveau connectée avec ces Rosaceae, elle qui les aimait tant, et qui lui apportait le réconfort, que l'on ne lui donnait pas.

En le rouvrant quelques jours plus tard, alors que j'avais oublié son existence, je me retrouve surprise de découvrir la rose, séchée, écrasée, mais pourtant toujours aussi jolie. La tige droite, la couleur éclatante.

Et c'est ainsi, que comme cette image sublime et figée dans le temps, je reprends vie.

Et quitte enfin mes propres lierres comme les oiseaux qui chantent dans les branches, la brise printanière ou

Partie I

la douce odeur de rose qui voguent dans l'air, je me vois enfin partir. Avec de la crainte certes, mais elle n'est plus aussi paralysante qu'auparavant. Je ne m'enfuis pas, mais je rejoins enfin mes rêves, en quête d'une nouvelle vie.

Ailleurs.

Soudain, une colombe passe devant mes yeux ébahis par sa beauté. Elle sifflote un air de musique qui fait couler une larme sur ma joue. Je repense alors à ma petite sœur, qui s'en est allée. Je me souviens de son corps frêle, de ses cheveux blonds soyeux qui faisaient malheureusement ressortir la pâleur cadavérique de son visage. Ses yeux bleus éteints et cernés par la fatigue des crises. Elle qui avait été retenue ici, presque prisonnière. Elle qui m'a pourtant détestée pour la liberté que j'avais acquise avec ma santé parfaite et ma résistance aux plus petits microbes. Moi, je l'ai adorée, mais elle est partie, sans me dire au revoir.

Ailleurs.

Mais je te promets, toi, qui était une si jolie jeune femme, que je vivrai l'existence que tu n'as pas eu le temps de vivre. Toi qui me dis enfin au revoir. Tu me sembles bien moins loin maintenant.

Là, tout près de mon cœur.

Je fais mes valises, y glisse le journal et laisse une lettre sobre, mais plein d'amour à ma famille. Le long

Partie I

de ma route pour rejoindre la gare routière, la colombe me suit. Je dis adieu à la forêt bleue, qui a causé tant de douleur à ma sœur, et pars.

Ailleurs, mais proche de toi.

BAHAREH



*Paghman, Afghanistan dans le Jardin du Palis royal (Bâlâ Bâgh,
« « Jardin d'en haut »), vue sur le jardin privé depuis la terrasse
couverte du pavillon
Frédéric Gadmer*

Partie I

C'est un petit bout de pièce qui, à la façon d'un péristyle antique, s'ouvre sur l'extérieur ; une terrasse en alcôve. Tel les portes d'un royaume, le large porche panoramique nous plonge immédiatement dans l'ouverture du jardin, éblouie de lumière. Un arbre biscornu se profile dans l'encadrure comme s'il se pliait pour saluer ceux du dedans, ces fleurs d'un doux rose chair finement ballotée par le vent ; posé sur son tronc à l'embouchure de ses branches, un vase céramique oriental. Et l'on entend le bruissement des feuillages des saules pleureurs aux reflets dorés.

C'est le spectacle de cette nature éthérée dans cette bâtisse de colonnades, et murs ocres au parfum suranné qui me fait replonger dans un autre souvenir, mon havre de paix, chez Manina. Jardin enfoui et secret comme celui-ci ; l'intérieur d'un riche monde qu'on ne peut deviner au-delà du feuillu portique en bois qui nous amène dans son antre ; le tunnel d'une nature enivrante qui saisit immédiatement. Je me remémore ces soirées d'été, sous la lumière diffuse du crépuscule, sur sa terrasse cuivre, ensevelie à l'abri sous les ombrages. Je l'observe elle, ici le temps est intouché.

Imagine-toi des rires dans cette demeure de la renaissance sur les terres verdoyantes des sommets afghans, des enfants aux cheveux noir ébène s'amuse à traverser en courant le péristyle pour atteindre la cour du jardin en contrebas. Il y a de cela dix décennies rien de ce palais n'existait. Afshin avait regardé pensivement du haut de la montagne qu'il avait gravie seul, la courbe de la vallée descendante, il en fut certain ce serait l'endroit où il s'établirait. De

cette pensée fugace naquit une somptueuse demeure. Ce fut, pour faire plaisir à sa fille Bahareh, de dix ans qu'il choisit de construire ce patio à la mode italienne dans lequel elle pourrait se réfugier à son aise. Tous les jours, Afshin sur sa chaise en bois posée à côté de la colonnade blanche, observait Bahareh espiègle et pétillante qui s'évertuait à oublier les massacres de la guerre dans la flore verdissante du jardin. C'était une promesse, le palais serait un temple de paix. Mais les tensions extérieures revinrent, menaçant la paisible existence de leur retraite. Une nuit, la vie d'Afshin fut de nouveau brisée et le sang se répandit entre les murs du palais. Bahareh se précipitait vers le patio, mais, à l'entente des cris de plus en plus proches, elle fit demi-tour loin du jardin, aucune goutte de sang ne devait couler en cet endroit, il ne fallait pas qu'il devienne affreux. Lorsque son père qui suivait l'assaillant au talon, la vit faire demi-tour, il comprit alors dans le regard de sa fille, tuée sous ses yeux, la résolution ferme qui l'habitait.

Eperdu de douleur, il cria par trois fois dans ce silence déchirant son nom : Bahareh, fille qui apporte le printemps. Dans son deuil, Afshin façonna un petit vase dans le creux duquel il chuchota ses espoirs, il ensevelit les cendres de Bahareh au fond d'un trou dans lequel il planta une graine, à côté il déposa le vase. Il se répandit bientôt dans toutes les terres afghanes que Bahareh était devenue arbre, qui se dandinait librement dans le jardin perpétuellement ébloui de soleil. Aujourd'hui vieille femme avec son tronc courbé, Bahareh assure toujours la prospérité de

Partie I

ce jardin intouché, avec son vase sur le flanc, gardien
des désirs de son père qui la maintint en vie.

Partie II

Partie II : Portraits

HULDRA



*Près d'Haukeliseter, Norvège Silhouette d'une jeune fille
Léon Auguste*

Partie II

Elle est entre deux stades, entre deux âges. Il fait mi-nuit mi-di, à l'heure où la lande est encore noyée d'obscurité, mais que le ciel est rempli de lumière. Il n'y a à l'horizon ni soleil ni lune. Postée sur son muret de pierres grises, elle guette, mais il est impossible de suivre son regard inexistant. Les parcelles visibles sont d'une belle teinte de vert, si on y prête attention, mais c'est très facile à omettre, tant tout est enténébré. Elle est si singulière, mais si banale. Elle porte un châle par-dessus ses longs cheveux, une robe, un tablier. Et c'est tout. Elle est une silhouette, une ombre qui se fond dans la pénombre, on ne peut pas l'esquiver et pourtant, elle est indéniablement là.

On remarque ses chevilles, à la hauteur du lac derrière elle. Un lac, comme tous les autres lacs, un lac qui reflète le ciel et perce ainsi la noirceur environnante. Puis on remarque son buste, son profil. Sa poitrine vient former un nouveau relief, à l'image de la montagne derrière elle. Une montagne lisse, en quelque sorte, comme les formes d'un corps. Il y a une harmonie entre sa silhouette et le fond. Quant à sa tête, elle est auréolée d'un stratus, d'un gris plus clair, qui vient apporter une nouvelle nuance de sombre... À moins que ça ne soit un cumulus. Cette auréole s'étiole, comme si quelqu'un avait passé sa main sur de la peinture fraîche pour l'estomper.

Partie II

Elle est entre deux stades, entre deux âges, et elle est la seule figure floue, dans ce décor qui est autrement si net. On la distingue, c'est une évidence, mais ses contours sont confus. Est-elle vraiment réelle ? Est-elle seulement mortelle ? On pourrait la confondre avec un esprit, une Huldra, esprit de la nature du folklore nordique, dont le nom se traduirait d'ailleurs par « secret », ou « couver ». Était-ce ce que le photographe essayait de capturer, un esprit surnaturel au sein de la nature la plus brut qui existe ?

Elle est entre deux stades, entre deux âges, parce que, comme moi, elle est une enfant à cheval sur deux millénaires. Il y a dans sa posture quelque chose de jeune, quelque chose de neuf, quelque chose en puissance qui attend de passer en acte. Un instant en suspens, l'inhalation avant le grand plongeon. Quand la vie recouvrera son cours, quand la nature reprendra ses droits, et quand cet instant transitoire sera passé, alors plus rien ne sera comme avant. Ce qu'elle guette, sur ce mur, seraient-ce les semences de ce nouvel âge, en puissance lui aussi ? Son potentiel à elle, est-ce qu'il se reflète dans cette nature-là ? Elle contemple son reflet dans ce qui l'entoure, et je vois le mien dans le sien, c'est comme me plonger dans le bain de mes propres souvenirs, de mes interrogations. « Je me vois assise sur un banc, seule, au milieu de Monopolis ». Se voit-elle debout sur ce mur, seule, au milieu de Haukeliseter ? Je la regarde, et plus je la regarde, plus je plonge en moi.

Partie II

Je m'écris dans le sillage des enfants bâtards de tous les siècles.

Dans sa main, à peine discernable pour l'œil mal entraîné, il y a, lové dans la paume, un objet incertain qui crée un point de gris. Et se fonde la certitude au fond de moi que dans ce bibelot insaisissable, il y a comme un témoin qu'il ne tient qu'à moi de saisir. Et c'est quand mes phalanges froides se refermeront sur lui que sa forme me sera révélée.

À cet instant, la forme floue de la femme se fixe, et mes yeux l'appréhendent pleinement pour la première fois. Je distingue un éclat dans le coin de son œil, la pointe de son nez, la rougeur de sa pommette irritée par le froid, le voile humide que sa respiration dépose sur ses lèvres. Elle ne me fait pas face, et pourtant, je peux sentir le poids de son regard scrutateur, son visage tourné au trois quart devant elle, elle m'attend. Et sa main esquisse un mouvement en arrière, dans ma direction, mettant son poing à hauteur du mien.

Elle semble si loin et si proche à la fois. Elle est plus que mon double, je le sens dans mes tripes. Je connais par cœur toutes les inconnues qu'elle porte sur elle. J'ai le souffle court, quand je la regarde. Et l'envie de vomir me saisit.

Saisir le témoin. Je dois saisir le témoin. Je reste immobile. Je sais déjà ce qui l'a attendu, elle, quand elle s'est emparée de l'objet. La guerre. Le massacre.

La boucherie. Mon cœur se serre. Du plomb coule dans chacune de mes articulations. Il y a un bourdonnement qui me parasite l'ouïe, seulement perturbé par le bruit que fait le sang qui bat à mes tempes. Son regard me pèse. Mes pensées se vrillent. J'ai un kaléidoscope de noirs au fond de mon cerveau. Il y a dans ma poitrine un pétrolier qui fait naufrage, une marée noire qui mazoute mes côtes. J'ai la gorge sèche mais il y a, au fond de mon crâne, comme un lac lacrymal qui m'inonde et menace de déborder par mes yeux. Je ne vois plus rien que sa main, tendue vers moi.

Que reste-t-il à vivre que nous n'ayons déjà supporté ?

C'est là que mon regard la dépasse, et mon souffle se bloque dans ma gorge. Le ciel est si clair, soudain, j'ai le fond de ma rétine qui s'en imprègne tout entier. Tout est si paisible, et les horreurs qui m'emplissent sont alors toutes lavées par les eaux limpides du lac qui s'étend devant nous. Le vent se lève, pour caresser mes joues, et chaque brise est comme un baiser déposé sur mes paupières. Ma gorge est toujours sèche, mais tout est différent. C'est la première fois que j'ai soif de la vie. Tout est si... Beau. Immaculé. Une toile vierge.

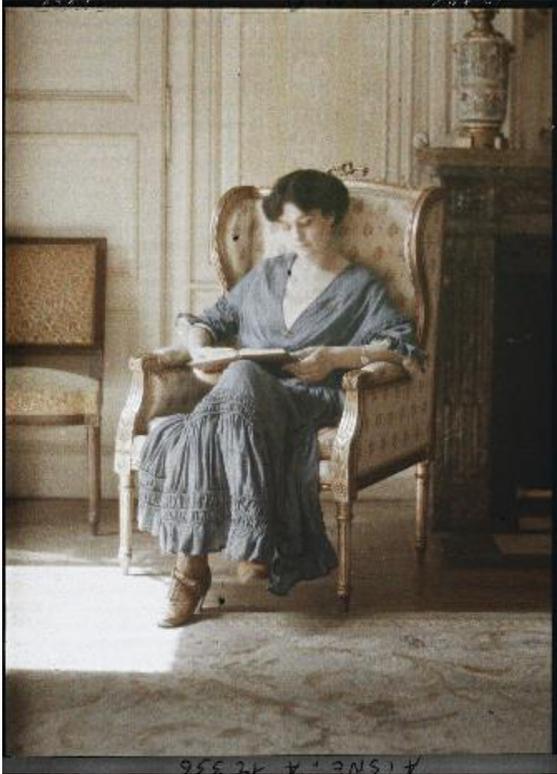
Dans le nuage qui encadre son visage, j'en distingue d'autres, ceux de tous ceux qui, avant moi, ont pris le relai, saisi le témoin. Ils sont là, tous, aucun

Partie II

ne se ressemble mais je suis chacun d'eux, je suis dans les siècles d'insomnie que je décèle dans leurs yeux, dans chaque ride et chaque cicatrice. Ils sont le miroir d'une existence bâclée, je suis leur espoir d'un futur désiré.

Je fais un pas. Ma main se referme.

LA LISEUSE



*Soissons, Aisne, France Madame Mireille Andrieu, lisant
dans le salon de la sous-préfecture de Soissons
Fernand Cuville*

Partie II

Au centre de l'image, une femme tenant un livre ouvert. Elle lit. Son regard, attentif, ne fait pas attention à l'objectif. Ses jambes croisées, ses avant-bras posés sur les accoudoirs traduisent une attitude décontractée. Le dossier du fauteuil sur lequel la femme est assise encadre son visage, fixant notre regard sur cette figure pâle. Elle est la maîtresse de ce salon, à défaut, car seule dans ce paysage mouluré.

Sur la droite de l'image, une cheminée en marbre noir, recueil d'une chaleur passée se retrouvant à être abandonnée de couleur, c'est un antre noir. Sur la gauche, une simple chaise, contre une porte fermée. Que cache-t-elle ? Le mur derrière la femme, ainsi que le tapis à ses pieds sont beiges, lumineux, éclairés par une fenêtre que l'on ne peut pas voir. Si cette femme tournait la tête, verrait-elle un jardin fleuri ? Une avenue désertée, la chaleur estivale écrasant les pavés ? La lumière vive caresse doucement la robe bleue, le bras droit ainsi que la moitié du visage de cette liseuse.

Cette femme, posée, tranquille peut être vue comme une figure. Celle d'une mère, d'une tante, d'une amie. C'est une femme que l'on n'ose pas déranger dans sa tâche. Elle semble prendre son ouvrage à cœur. Elle reste muette, sereine. Le monde autour d'elle ne l'atteint pas. Comme une mère se donnant un moment de répit avant le retour des enfants de l'école, profitant des quelques rayons de soleil que lui procure cette belle journée d'été ; elle se plonge

Partie II

dans cette œuvre qu'elle n'arrive pas à lire assez vite et dont elle doit recommencer le chapitre plusieurs fois car toujours coupée dans sa lecture.

C'est une femme, comme on en connaît tous. Je me vois rentrer dans cette pièce, voir cette femme que je ne connais pas et pourtant, grâce à cette neutralité réconfortante, je lui dirais tous mes soucis, tout ce qui me passe par l'esprit. La regardant, sentant sa présence, je voudrais passer un moment simple ; elle serait une oreille attentive dont j'ai tant besoin. Je voudrais oublier comme elle, pour un moment seulement, tout ce qui fait de nous des êtres humains. C'est une liseuse, je l'accompagne. Notre passe-temps est ce petit ouvrage, tenant au bout des doigts ; espérant qu'il dépose au bout des lèvres, les mots qui nous manquent tant au bout du cœur.

On ne remarque pas sous ces airs tranquilles, ce qui la troublait. Ce sentiment intérieur qui la rongeaient au quotidien et qu'elle tentait vainement de laisser de côté lors de ses moments de lecture. Elle savait que ce qui se cachait derrière la porte, cette chaise ne pourrait la retenir trop longtemps, ce monde extérieur trop présent. Cette ombre dans sa vie, qui entache le cœur chaque jour d'avantage, serait la dernière chose qu'elle aurait la chance de voir. Ce matin-là, lorsque Mireille s'était levée, elle avait enfilé cette si jolie robe bleue, celle que sa fille lui avait offerte quelques semaines plus tôt à l'occasion de son anniversaire. Après avoir déjeuné sommairement et alors que son

époux était allé dans son bureau pour gérer les affaires préfectorales, Mireille avait pris son petit livre, qu'elle dévorait depuis quelques jours déjà. Ce livre était l'une des plus belles choses qui lui était arrivée depuis ces dernières années. Il vibrait en elle, il était son histoire, celle d'une femme dans une prison cossue, que le mari n'avait plus le temps d'embrasser sur le front avant qu'il ne se lève du lit conjugal pour aller au travail. Cette maison était son travail ; pour elle, ce lieu serait son mausolée.

Alors qu'elle s'apprêtait à tourner la page de son livre, Mireille entendit gronder dans le ciel, un oiseau funeste. S'approchant de la fenêtre, elle ne remarqua pas les magnifiques parterres de fleurs plantés la veille par Frédéric, ni la très jolie robe que portait Madeleine, traversant la cour d'honneur du bâtiment. Tout ce qu'elle vit : une tache dans le ciel, apportant dans son sillage, des éclats mortels. Comprenant ce qui était en train de se tramer, et quel était son sort, Mireille ne cilla pas. Elle retourna à son fauteuil, si confortable, et continua l'entreprise qu'elle avait laissée, sur cette petite chaise, devant la porte. Lorsque son mari se précipita dans le salon de lecture, il essaya de la faire se lever pour partir au plus vite. Mais Mireille ne voulut pas quitter ce livre, c'était tout ce qui comptait pour elle. Les secondes devinrent des minutes, un moment suspendu ; son mari, se résignant, décida de se mettre derrière elle, la laissant lire, regardant par la fenêtre, abandonnant tout ce qui

Partie II

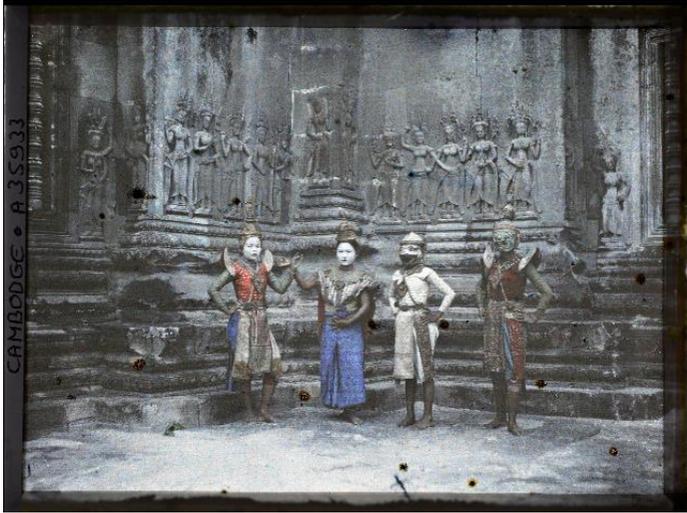
faisait qu'il avait délaissé sa femme, se concentrant sur ce qu'était son véritable bonheur. Mireille avait fini son livre ; elle le posa près d'elle et prit la main de son mari, les yeux pleins de larmes. Le dernier chapitre de ce livre serait-il le sien ? Dans un ultime regard, amoureux, elle murmura du bout des lèvres, à son amour, les mots si importants que l'on ne prend pas le temps de dire à la personne qui partage sa vie.

Deux cœurs amoureux, que rien ne peut séparer. Un livre, un fauteuil. Une lumière aveuglante qui déchira la terre. De la poussière partout ; des débris.

Lorsque Madeleine et Frédéric arrivèrent dans ce qui restait du bâtiment, là où se tenait auparavant ce salon de lecture, ils ne virent rien que deux corps, écrasés par la pièce du dessus ; et une chaise dans le coin. Ils distinguèrent deux mains l'une dans l'autre ; deux anneaux qui s'étaient juré fidélité, pour le meilleur et pour le pire. Mireille est partie ; son mari aussi. Ensembles, dans la mort.

Partie II

JE VOIS, JE VOIS...



*Angkor, Cambodge, Indochine Quatre danseuses posant devant un groupe d'apsaras
Léon Busy*

Partie II

Je vois, je vois...

Je vois des enfants figées, des enfants en train de danser, des enfants bien trop disciplinées.

Je vois des enfants dont le regard est occulté, couvert.

Je vois des enfants-statues, des enfants irréelles, surnaturelles.

Je les vois près, et je les vois loin.

Je vois des enfants prisonnières d'un carcan traditionnel ; muettes, inanimées. Les costumes colorés, les casques bariolés ne sont que des leurres pour masquer la vérité. Elles sont privées de liberté. Je les vois contraintes de se mouvoir ainsi, face à la caméra. Elles sont trop impavides pour être pleinement lucides.

Une image d'enfants-danseuses, où la danse n'est qu'à peine présente. On la devine par leurs déguisements et leurs semblant de mouvements. La danse qui, pourtant, est censée permettre de s'abandonner, de se libérer.

Même leur regard est absent, masqué, caché ou envolé. Un stoïcisme qui atteste d'une âme brisée, d'une volonté démantelée. Elles semblent dorénavant résignées.

Elles paraissent vouloir nous parler, nous interpeller. Nous dire tout le mal qui leur a été fait, toute la peine qu'elles ont endurée.

Partie II

Et même si elles pouvaient se confier, qui nous dit qu'elles le feraient ?

Partie III

Partie III :
Repères

L'AVION



*Orly, France Un avion Nieuport 81
Frédéric Gadmer*

Partie III

A gauche, un Nieuport 81, un avion d'entraînement, posé là, seul, dans un champ desséché. Le gris du ciel laisse présager l'arrivée imminente de la pluie, tant attendue par cette étendue de terres. Une route déserte, rongée par les empreintes latentes des autres avions qui se sont envolés, borde cet immense champ. L'avion laisse la place à des bâtiments au loin, qui observent ce spectacle inhabituel, d'une aérogare vide, où un seul avion attend son tour pour enfin s'envoler.

Et je suis là, j'observe, je me questionne.

Je pars bientôt en vacances, on attend déjà depuis plusieurs heures, il a du retard.

Donc je l'attends, je suis là, j'observe, je me questionne.

J'observe les gens pressés qui passent devant moi avec leur valise à la main. J'observe ces appareils là-dehors, qui attendent pour s'envoler. J'observe ce ciel gris, qui laisse présager la pluie. J'observe ces empreintes de freinage sur le sol.

Je suis là et je me questionne.

Je me demande, où vont toutes ces personnes qui défilent devant mes yeux, où vont-ils s'envoler ? Je me questionne sur ces machines volantes qui attendent patiemment. Vont-elles arriver à destination sans problème ? Et ce ciel, va-t-il redevenir bleu pour que l'on puisse partir sans peur ?

Partie III

Je suis toujours là, j'observe et je me questionne car aujourd'hui, je prends pour la première fois l'avion et j'ai peur.

Il a peur.

Le pilote, assis aux commandes, décolle vers treize heures de l'aéroport d'Orly afin de s'entraîner pour réaliser son rêve.

D'un coup, il entend un bruit inquiétant, inhabituel qui provient du moteur. Quelques secondes plus tard, une émission de fumée épaisse et sombre apparaît derrière l'avion.

Il a peur.

Il prend la décision de se mettre en descente afin d'effectuer un atterrissage forcé. Il aperçoit un champ sécurisant de plusieurs hectares, à quelques mètres. Il lutte, garder le contrôle de l'appareil devient de plus en plus compliqué.

Il a peur. Mais il sait, il a compris, il pense à tout ce qu'il va laisser derrière lui, sa famille, ses amis, ses regrets, son rêve.

Il perd définitivement le contrôle, il est beaucoup trop bas et sa vitesse beaucoup trop élevée. Il peut apercevoir l'herbe sèche du champ qui se rapproche de plus en plus. Il ferme les yeux, il entre en collision avec le sol avec une forte assiette à piquer.

C'est fini, il n'a plus peur.

Partie III

On découvrira plus tard, parmi les débris, une photo, où l'on peut apercevoir un avion seul dans un champ.

GRAND PONT DE PIERRE



*Le monastère d'Esphigmenou, Grèce
Stéphane Passet*

Grand pont de pierre, au centre du paysage. Devant toi se trouve du sable avec de l'eau qui reflète déjà le paysage. A ta droite un gros buisson vert qui vient t'habiller. À travers toi, on aperçoit un rivage de cailloux pour accueillir une petite maison blanche. Elle possède deux fenêtres, un balcon, une petite porte rouge ainsi que des petites plantations accrochées à son mur. Un toit, des rochers, un muret, en pierre tout comme toi. On peut voir la mer très calme, sans aucune vague à l'horizon. D'ailleurs tout ce qui se trouve autour de toi est sans vie, sans mouvement, c'est une pause dans le temps.

Cette pause dans le temps, c'est ce que cette jeune femme recherchait. Elle était épuisée par son travail ainsi que de l'angoisse quotidienne que lui procure la grande ville. Elle décida d'aller passer ses vacances en Grèce, et en se promenant sur les bords de mer elle tomba face à toi grand pont de pierre. En te voyant elle ressentit un sentiment de solitude et de paix qu'elle recherchait depuis de nombreuses années, ce sentiment qu'elle pensait avoir perdu. En s'approchant un peu plus de toi, elle vit ton reflet et celui du paysage dans une petite flaque d'eau et en regardant de plus près c'est son reflet qu'elle aperçut. Ce n'est pas vraiment le sien qui était dans l'eau mais plutôt celui de la petite fille qu'elle était. Cette petite fille qui était insouciante, au sourire sincère et au rire joyeux. Ce paysage que tu protèges grand pont de pierre, lui rappelle le village en bord de mer dans

Partie III

lequel elle a grandi. Ce village qu'elle aimait tant, qu'elle n'a jamais voulu quitter mais qu'elle a fini par laisser sans jamais y retourner. Elle décida donc de s'aventurer derrière toi, pour voir cette petite maison de plus près et à sa grande surprise personne n'habitait là, la maison était déserte. Elle contempla le paysage, la mer, sans mouvement, pendant de nombreuses heures à se remémorer les souvenirs de son enfance, avant de se décider à partir. Elle te regarda une dernière fois, et elle eut l'impression que tu lui parlais pour lui dire de ne pas partir. « Je reviendrai, je ne te laisserai pas comme j'ai pu le faire, je reviendrai te voir, grand pont de pierre ».

Partie III

LE SANCTUAIRE



*Miyajima, Japon Le torii marin de l'Itsukushima-jinja (vue rapprochée)
Roger Dumas*

Le torii est pâle sous cette soirée froide. Les nuages gris teintés de bleu étouffaient les rayons de soleil rendant, ainsi, un ciel blanc. Le manque de luminosité noircissait le sanctuaire, laissant seulement apparaître sa forme et ses traits perpendiculaires. Le haut du torii, semblable à un sabre, s'envolait tel un oiseau en direction des massifs. Ces derniers étaient absorbés par la mer.

Cette palette de couleurs qu'offrait ce lieu envoûtant me rappelait celle que j'avais entre les mains. Elle mélangeait les pigments de la peinture pour teindre ma toile. Ils se fondaient parmi ceux qui étaient déjà posés créant ainsi une autre harmonie. Les coups de pinceaux peignaient un paysage ressemblant à ces lignes droites du torii. Et cette similitude de ces deux images me frappa.

Malgré leur différence, elle me rappelait des souvenirs lointains. Ceux que nous oublions et qui reviennent dans ces moments. Les reliefs du fond rentrent en écho avec mes montagnes toujours enneigées. Et pourtant, la neige changeait de couleur au cours des saisons. En hiver, elles paraissaient plus menaçantes puisqu'elles étaient éclairées par les faibles rayons de lumière. Dans le soir d'été, la poudreuse blanche était teintée de bleu lorsque le soleil se levait. Et lorsqu'il naissait, il réchauffait, tout en éclairant, la couleur des reliefs.

Partie III

Je me remémore le chant des oiseaux, les feuilles des arbres secouées par le vent. L'art de la nature me fait vibrer le cœur. Le soleil réchauffe la peau, l'odeur florale me chatouille les narines. Tous mes sens se lient avec la terre. Des frissons me parcourent le long de mon corps.

J'ouvre les yeux. La photographie du torii marin, est posée devant moi. Je m'étais évadée et j'en avais oublié mon tableau. Je reprends conscience lorsque j'aperçois mon chevalet posé sur le sol, mes pinceaux prélevés de peintures et ma toile encore inachevée. Comme tout bon artiste, j'avais commencé par le fond. Et ce dernier ressemblait à l'un de mes souvenirs et je m'étais égaré au plus profond de mes pensées. Je réalise qu'il s'était écoulé plusieurs minutes puisque la luminosité était moins aveuglante dans la pièce. Il ne me restait que quelques heures avant l'apparition de la lune et donc pour achever ce que j'avais commencé.

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier chaleureusement tous les auteurs de ces textes.

Alors, **Merci à :**

Morgane Verpy,

Jade Digard,

Diane Kuoni,

Valentine Canizares,

Mathéo Dousset,

Jeanne Métais,

Elisa Duparc,

Océane Vellet,

Maëva Grison.

Sans vous, ce recueil n'aurait jamais pu voir le jour.

Les images qui ont inspirés ce texte proviennent du site internet D'Albert-Kahn.
Librement réutilisable.

Musée départemental Albert-Kahn, des Hauts- de-
Seine.

<https://albert-kahn.hauts-de-seine.fr/>

TROUVAILLE

« Rien de beau ne peut se résumer » Paul Valéry

Voyagez à Paris, à Paghman...

Rencontrez une liseuse attachante, une femme mystérieuse...

Ou partez dans un endroit vide de bruit, vide de vie...

Plongez dans les textes, de nos auteurs, qui vous feront voyager, rêver, réfléchir...

Edition DISA